

Béarn et Soule



CONFINEMENT

Les Béarnais exilés à Paris partagent leur expérience

Des Béarnais nous donnent un avant-goût de ce qui nous attend dès samedi et ces prochaines semaines...

Marie-Lilas Vidal
ml.vidal@sudouest.fr

Comment les Béarnais qui habitent à Paris vivent-ils l'épreuve de ce troisième confinement ? Indifférence ? Stress ? Lassitude ? Nous avons interrogé des Béarnais exilés pour savoir à quelle sauce nous allons être mangés...

Originaire de Coaraze-Nay, Fabien Mariette vit à Paris depuis 2002, où il travaille comme inspecteur des finances publiques. Alors que le confinement sur tout le territoire vient d'être annoncé, il plaint un peu les Béarnais : « 10 km à Paris, ce n'est pas 10 km en Béarn ! Là où un Parisien va s'aérer, se promener dans les bois ou en bord de Seine, un Béarnais ira en vallée d'Ossau ou sur la Côte basque. Ce qui n'est plus possible pour lui désormais. Les distances dans l'agglomération parisienne ne sont pas les mêmes qu'en Béarn. »



Fabien, Sophie, Jeanne et Paul Mariette lors d'une promenade en famille sur les bords de Seine. Le troisième confinement n'a rien changé à leurs promenades. F.M.

« Mission impossible »

Fabien Mariette, qui vit à Issy-les-Moulineaux, juge qu'il y a peu de restrictions supplémentaires par rapport au couvre-feu : les sorties sont autorisées et illimitées. Jus- qu'aux dernières annonces gouvernementales de ce mercredi 31 mars, « on avait tendance ici à sourire et répondre « quel confinement ? » tant il n'a absolument rien à voir avec celui de mars 2020. » Mais la fermeture des établissements scolaires « inquiète davantage les Parisiens avec des enfants car la cohabitation dans des espaces plus réduits qu'en province est souvent simplifiée ».

Maryse Esterle, 69 ans, ne

voit plus son compagnon depuis quinze jours. 150 kilomètres les séparent, une distance bien au-delà des 10 kilomètres réglementaires. « On se voit quand il a des rendez-vous médicaux à Paris. Mais le problème, c'est qu'il faut jongler entre les autorisations et les restrictions. Le rayon des 10 kilomètres est vite franchi ! », soupire la sexagénaire originaire d'Oloron et secrétaire de l'association des Béarnais de Paris. Heureusement, la géographie n'est pas toujours injuste : Maryse a sa fille et son petit-fils de 7 ans près de chez elle porte des Lilas, dans le Nord-Est de la capitale. Depuis ce troisième confinement, la

sexagénaire, qui travaillait dans l'enseignement supérieur, a l'impression de vivre « dans un monde absurde. Je me sens contrainte d'obéir à des consignes dont je ne com-

Comme je travaille beaucoup, je dois faire les courses le week-end

prends pas le sens ». Elle prévient que désormais « s'acheter des pantalons ou une paire de chaussures est devenu mission impossible. On ne peut plus s'approvisionner que pour des choses basiques ».

Les amateurs de boutiques sont avertis.

« Ça rajoute un stress »

Depuis le confinement, c'est la galère pour rentrer au pays. Le Palois Pascal Lahitte, 61 ans, en sait quelque chose. Le jeune retraité, exilé à Paris depuis 1982 où il travaillait dans la préfecture de police, se rend plus difficilement à Pau pour visiter sa mère, résidente d'Ehpad et âgée de 96 ans. « À chaque fois qu'on est confiné, ça pose un problème : ça rajoute un stress de ne pas voir les familles. » Pour se rendre à Pau, Pascal Lahitte se munit d'un certificat d'hébergement de l'Ehpad, d'une photocopie

de la carte d'identité de sa mère et d'une attestation de déplacement. « J'ai mis le motif : "personne vulnérable" mais on est soumis au choix de la personne qui nous contrôle. Auparavant, je voyageais plus librement, c'était différent dans nos têtes. » L'organisation pour les visites en Ehpad doit être bien rodée : « On a moins de choix dans les dates, et durant nos séjours, on multiplie les allers-retours. Si elle habitait à 10 km, je pourrais la voir plus souvent », regrette Pascal Lahitte, membre de l'association des Béarnais de Paris.

« C'est le rêve ! »

Pour Karim, qui vit à Paris intramuros depuis six ans, le premier confinement est bien plus strict que le troisième. À quelques nuances près. « Au premier confinement, il fallait avoir une attestation, on ne pouvait sortir qu'une heure... La ville de Paris était arrêtée, je pouvais entendre les oiseaux. Le troisième confinement, c'est le rêve à côté ! Les gens sont dans la rue, on n'a pas de contraintes de temps ni de sorties. C'est un peu comme en octobre, même si le couvre-feu est particulièrement contraignant. » À 38 ans, Karim, qui a grandi dans le Béarn à Mont-Disse, relativise cette nouvelle épreuve, qu'il juge nécessaire : « On vit dans la plus forte crise sanitaire depuis un siècle », dit-il, philosophe. « Confinement, couvre-feu... C'est la même chose », poursuit-il. Pourtant, l'ingénieur en aéronautique essaie bien quelques galères quotidiennes : « Comme je travaille beaucoup, je dois faire les courses le week-end. Sinon, c'est Uber Eats ou des pâtes ! »

DATE LIMITE DE COMMANDE SAMEDI 3 AVRIL A 13H

L'HOSPITAL TRAITEUR